

ILDIKÓ LŐRINSZKY

Jocelyne Saucier, exploratrice des marges

Pistes de lecture pour *Il pleuvait des oiseaux*

Il pleuvait des oiseaux est le quatrième roman de Jocelyne Saucier.¹ Le livre, qui a remporté le « prix des Cinq continents de la Francophonie » en 2011, apporte une véritable bouffée d'oxygène aux amateurs du roman contemporain. Il s'agit pourtant d'un texte déroutant à plus d'un titre. Ses personnages principaux sont des vieillards, des octogénaires qui témoignent d'une vivacité et d'une lucidité d'esprit étonnantes. Ils ont tous des expériences différentes : le premier, Boychuck, a subi un traumatisme dans son adolescence, qui l'a marqué de manière indélébile ; le deuxième, Charlie, a eu un parcours plutôt ordinaire sur lequel s'est dessiné en filigrane une profonde aspiration à la liberté ; le troisième, Tom, a mené une vie de bohème et de délinquant noyée dans l'alcool. Le point commun qui les relie c'est qu'au bout d'un certain temps, après beaucoup de souffrances endurées, ils se sont trouvés à la lisière de la mort, et ont fait un choix qui les a séparés pour toujours de leurs proches (quand il en restait encore) et de la vie ordinaire. Ils ont décidé de fuir la société avec son confort et ses contraintes, pour vivre en ermites mais sans aucune vocation mystique, s'adaptant et se soumettant aux uniques forces de la nature. Ce renoncement et cette fuite leur apporteront une vie nouvelle.

L'histoire de leur deuxième vie (l'histoire du roman) se déroule au nord de l'Ontario, dans l'immensité des forêts canadiennes, décrites de manière réaliste, mais porteuses également de riches connotations symboliques et mythiques. Géographie exige, la forêt, l'un des lieux privilégiés de l'imaginaire collectif, apparaît souvent dans les textes littéraires du Québec. Dans son aperçu historique sur le roman québécois, Réjean Beaudouin place la production des années 1916-

¹ Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, Montréal (Québec), Éd. XYZ, coll. Romanichels, 2011, 179 p.

1945 sous l'appellation « *roman du terroir* ». À l'intérieur de cette catégorie, il distingue le « *roman du territoire* » et le « *roman de l'espace* »², ce qui montre que ces textes comportent et suscitent une interrogation sur l'espace. De son côté, Isabelle Daunais poursuit la réflexion sur les différentes catégories de structures spatiales, et constate que le rapport entre centre et périphérie est étroitement lié au rapport entre réel et imaginaire :

Dans le roman du territoire comme dans le roman de l'espace, on trouve une même distance entre le centre, c'est-à-dire le lieu, « réel » et balisé, où l'on raconte et d'où l'on vient, et ce qu'on pourrait appeler les *marges*, la périphérie où se projettent toutes les imaginations : forêt, grand Nord, Ouest ou Sud, terres encore sauvages, voisinages de toutes sortes dans le roman du territoire ; frontières, contrées lointaines, horizons, lieux et comtés imaginaires, mais aussi redécoupes et « deuxièmes » dimensions des lieux de l'action, dans le roman de l'espace.³

Le récit de Jocelyne Saucier semble ainsi puiser dans une tradition particulièrement prégnante de la littérature canadienne. *Il pleuvait des oiseaux*, dont les épisodes principaux sont situés dans les vastes terrains forestiers du nord, permet aux lecteurs d'explorer la forêt avec sa lisière, l'ambivalence et la complexité des marges. Dans ce qui suit, nous nous proposons de choisir un fil conducteur dans le passage cité d'Isabelle Daunais, et de commencer notre analyse par l'exploration de l'espace romanesque.

Structure de l'espace et communauté des personnages

L'espace dans *Il pleuvait des oiseaux* présente une structure tripartite composée de la grande ville, de la route et de la forêt. La grande ville (Toronto), toujours lointaine, est liée au passé des vieillards, à une vie ancienne avec laquelle ils ont définitivement rompu. Elle fait quand même irruption dans le récit, d'une part à travers les personnages médiateurs, d'autre part à cause de deux figures féminines, aux statuts par ailleurs différents, qui bouleverseront l'existence

² Réjean Beaudoin, « Romans du territoire et romans de l'espace », in *Roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, chapitre 3, p. 48-58. Dans son parcours historique, l'auteur distingue trois étapes : le roman contemporain (1945-1990) ; le roman du terroir (1916-1945) ; le degré zéro du roman (1837-1916).

³ Isabelle Daunais, « Le roman des marges », *Études françaises*, vol. 30, n° 1, 1994, p. 136. Version électronique : *Érudit*, <http://www.erudit.org/revue/ETUDFR/1994/v30/n1/035936ar.pdf>

quotidienne des ermites de la forêt et qui seront bouleversées elles-mêmes par cette expérience insolite.

Avant le début de la diégèse, la petite communauté soudée réunit cinq personnes : Ted, Charlie et Tom, trois vieillards complètement isolés du monde ; Steve, le gérant d'un hôtel abandonné, qui sert essentiellement de gardien de la route ; et Bruno, personnage médiateur qui fait le va-et-vient entre la ville et la forêt. Les habitants de la forêt et le gardien de la route ont chacun un chien qui partage et égaye leur solitude.

Steve ne quitte presque jamais la forêt : « *En trente ans de gérance d'hôtel fantôme, il n'avait quitté son domaine que pour les deux cents kilomètres aller-retour à la ville voisine* »⁴. Il occupe un point stratégique : il veille à la tranquillité des ermites et donne de fausses indications à tous ceux qui arrivent avec la malencontreuse idée de les importuner. La route, chronotope par excellence, sépare ici le connu et l'inconnu et, d'un certain point de vue, le licite et l'illicite. Steve est là pour empêcher l'intrusion des étrangers dans l'enclos protégé des vieux. Pour la petite communauté des reclus, la route représente un danger, une sécurité menacée. Elle marque aussi le point où les valeurs se renversent. Si, pour les gens ordinaires, habitants de la grande ville, cette dernière est synonyme de confort et de sécurité, la route signifie la fatigue, l'incertitude, l'aventure, tandis que la forêt reste un espace mal connu et dangereux.

Pour les vieillards de la forêt, la ville est un espace tantôt inintéressant (Ted), tantôt franchement hostile (Tom a failli être enfermé dans un asile de vieillards) ; la route est un danger à surveiller en permanence, tandis que la forêt est l'espace de la liberté, de la sécurité et d'un confort rustique.

Le personnage médiateur est Bruno qui ne vit pas dans la forêt. Il y est arrivé un jour pour chercher fortune, et revient régulièrement pour surveiller sa plantation de marijuana. Le pacte conclu avec Ted et cette source de revenu illicite explique que les reclus de la forêt ne manquent jamais d'argent, car ils en ont besoin, même s'ils se contentent de bien peu de choses d'un point de vue matériel. Les activités de Bruno renforcent les « effets du réel » qui empêchent que le récit ne se transforme inéluctablement en utopie.

⁴ Jocelyne Saucier, *Il pleuvait des oiseaux*, éd. cit., p. 149-150.

Explorant les marges, le roman se rapproche souvent du conte. C'est ce qu'indique dès le début la présence d'un narrateur anonyme qui rappelle les conteurs des temps anciens : il connaît toute l'histoire, éveille la curiosité des lecteurs, les tient en suspens. Le deuxième narrateur qui entre en scène sera aussi personnage, il s'agit d'une photographe qui vient de la ville, et que les mauvaises indications de Steve n'ont pas réussi à décourager. Elle est à la recherche de Ted, Ed ou Edward Boychuck (personne n'est tout à fait sûr de son prénom), le survivant légendaire des grands feux de Matheson. D'une certaine façon, sa quête a échoué. Le personnage légendaire lui échappe comme à tant d'autres, il vient de mourir mais, absent, il n'en finit pas moins par hanter tout le récit. La photographe parviendra à trouver un accueil favorable auprès des anciens compagnons de Boychuck et, pendant quelque temps, elle partagera leur vie quotidienne. Cependant, elle ne vivra jamais une vie de recluse. Venue de la grande ville, elle y retournera. Il lui est échu le rôle d'observer, de comprendre, d'aider et de témoigner, par la parole et les images. À côté du conteur et de la photographe, Steve et Bruno assumeront, tour à tour, le rôle du narrateur. Il est significatif que les personnages qui deviennent aussi narrateurs du récit ont tous un rapport avec la (les) ville(s) et la vie extérieure.⁵ Boychuck, le taciturne, disparaît au début de la diégèse, les paroles de Charlie et de Tom sont toujours rapportées par les autres. Il n'y pas une façon de parler spécifique qui leur serait propre, la différence entre eux consiste plutôt à parler ou bien se taire. Ce sera aussi le cas de la tante de Bruno, prénommée Gertrude dans son ancienne vie, qui arrivera dans la forêt à l'âge de 82 ans, et qui s'intégrera parfaitement à la communauté des ermites. Ses mots auront du poids et apporteront un éclairage nouveau à leur aventure en commun, mais elle ne prendra jamais en main le fil de la narration.

La forêt comme enclos : un univers masculin

L'ermitage construit par Boychuck a été agrandi par les deux autres hommes qui ont cherché refuge tour à tour dans la forêt. Il se compose de trois campements dont chacun contient un grand terrain et plusieurs cabanes. Ceux qui

⁵ Le roman pourrait offrir un champ d'interrogation prometteur à une étude narratologique détaillée qui nous éloignerait ici de notre sujet.

ont choisi de se retirer du monde tiennent à respecter la solitude de leurs compagnons des bois :

À eux trois, ils ont formé un compagnonnage qui avait assez d'ampleur et de distance pour permettre à chacun de se croire seul sur sa planète. Chacun disposait d'un campement autonome avec vue sur le lac, mais impossible d'apercevoir son voisin, ils avaient pris soin de laisser une épaisse lisière de forêt l'un de l'autre.⁶

Ils mènent une vie dure et frugale. Aux prises avec le froid, le vent et les animaux sauvages, ils doivent créer une véritable symbiose avec la nature. Sous cette latitude, les hivers sont particulièrement éprouvants. Ils doivent respecter les règles élémentaires de survie, et leurs conditions d'existence n'ont rien à voir avec une scène pastorale ou une utopie paradisiaque. Leurs faits et gestes quotidiens rappellent les temps archaïques de l'humanité (construire un abri, avoir un compagnon, trouver et donner à manger), et implique aussi la cruauté (ce sont des trappeurs : il faut piéger et tuer les animaux pour avoir leur chair et leur peau). Nous y retrouvons aussi les premiers gestes et idées qui font la différence entre les animaux et les êtres humains : penser à la mort, aspirer à vivre et à mourir dignement ; enterrer les morts ; reconnaître et respecter la singularité irrévocable de chaque être humain.

C'est un univers masculin, un compagnonnage d'êtres endurcis qui se contentent de peu de choses et de peu de mots. Mais leurs silences sont parfois lourds de sagesse et de compréhension tacite. Aucune sentimentalité n'est de mise entre eux mais ils ne manquent ni d'affection, ni de compassion.

Ces êtres frustes sont, à leur manière, des seigneurs : il veulent être libres, libres dans leur parole, libres dans leur vie et libres dans leur mort. Ils ont conclu un pacte : ils se sont promis de laisser partir celui qui n'aurait plus le courage de vivre. Le droit au suicide et à l'euthanasie est assuré par une boîte en fer blanc qui contient de la strychnine et que chacun garde dans sa cabane d'habitation. Parmi ces vieillards briseurs de tabous, le seul sujet qui mérite d'être discuté est la mort. Elle devient presque un personnage, nous la croyons incarnée, elle rôde dans les alentours, elle a rendez-vous avec ses élus comme dans le *Septième Sceau* d'Ingmar Bergman. Au début de l'histoire, nous apprenons la mort de Boychuck,

⁶ Saucier, *op. cit.*, p. 40.

et dans l'un des derniers courts chapitres du récit, Tom, décidé à mettre fin à ses jours, est accompagné par ses amis à sa dernière demeure. Boychuck, le « *garçon qui marchait dans les décombres fumantes* »⁷, l'homme connu pour son « *absence du regard* »⁸, était considéré comme quelqu'un qui « *traînait la mort avec lui* »⁹.

Cependant, Boychuck meurt à l'âge de 94 ans, et tant que la compagnie des ermites reste soudée, la forêt ne se métamorphose jamais en paysage de désolation. « *Il ne faut pas s'en faire avec la mort — dit la voix rassurante du conteur anonyme dans la dernière phrase du roman — elle rôde dans toutes les histoires* »¹⁰.

L'éclosion de l'espace : les chemins bifurquent

La vie quotidienne des ermites est perturbée par la mort de Ted puis, très peu de temps après, par l'arrivée inattendue de deux femmes dans cet univers de reclus. Leurs différences sont aussi marquantes que leurs quelques similitudes, mais le paysage s'adoucit et se féminise par leur présence.

La première est la photographe, une femme d'une quarantaine d'années dont nous ne connaissons pas le nom civil.

Elle est l'intruse, la visiteuse, la personne inopportune qui ne se laisse pas faire ; tenace, elle finira par trouver un accueil favorable auprès des ermites. C'est une femme « *baraquée* »¹¹, ancrée dans le réel. Elle connaît bien la végétation de la forêt et a un don pour les chiens, elle suscite leur confiance. Elle a un côté masculin : bricoleuse, elle est capable de construire et de diriger un radeau de fortune. Son intégration au groupe est facilitée par l'amitié de l'autre femme, la tante octogénaire de Bruno. Elles reçoivent un nouveau nom, toutes les deux (comme Charlie et Tom avaient reçu de fausses identités après leur arrivée

⁷ *Op. cit.*, p. 63.

⁸ *Op. cit.*, p. 79.

⁹ *Op. cit.*, p. 136. Steve explique comment le propriétaire de l'hôtel lui a laissé la gérance d'un établissement qu'il pressentait condamné : « *Ted était une légende. Quand le Libanais l'a vu arriver, il a su que le chemin de fer ne se rendrait jamais à son hôtel. Si Mister Boychuck vient s'installer ici, c'est que l'endroit est condamné. Il m'a remis les clefs et s'en est allé chercher fortune ailleurs.* » (*Op. cit.*, p. 63.)

¹⁰ *Op. cit.*, p. 179.

¹¹ *Op. cit.*, p. 27.

dans la forêt). Autant la photographe, baptisée Ange-Aimée, est forte et raisonnable, autant Gertrude, devenue Marie-Desneige, est fragile, presque aérienne. Steve qui l'aperçoit ne voit tout d'abord qu'une tache blanche (contrastant avec les tâches plutôt sombres sur les tableaux de Boychuck) :

Ses cheveux, d'abord ses cheveux, c'est ce que j'ai vu en premier, un ébouriffement de cheveux blancs [...], des cheveux tellement vaporeux, on aurait dit de la lumière, un éclaboussement de lumière blanche, et sous l'éclat des cheveux, deux yeux noirs effrayés.¹²

Son personnage permet d'explorer encore un autre type de marginalité : le destin de ceux que la société normale considère comme des aliénés. Elle a passé 66 ans dans un hôpital psychiatrique, a eu son lot de souffrances, a vu autour d'elle des tragédies indicibles sans jamais renoncer à espérer : « *j'ai toujours su que j'aurais une vie* »¹³.

Les deux femmes ont certains traits communs : elles s'intéressent aux images et elle deviennent, toutes les deux, gardiennes de la mémoire. La photographe, par son enquête, en donnant la parole aux survivants des Grand Feux, en les immortalisant sur ses photos (tenant aux vieilles personnes mais aussi aux vieux objets, elle travaille encore de préférence avec trépied, Wista à soufflet et voile noir). Elle finit par s'attacher à ces survivants de grand âge et comprend ce que la vieillesse comporte de liberté :

Elle aimait leurs voix usées, leurs visages ravagés, elle aimait leurs gestes lents, leurs hésitations devant un mot qui fuit, un souvenir qui se refuse, elle aimait les voir se laisser dériver dans les courants de leurs pensées et puis, au milieu d'une phrase, s'assoupir. Le grand âge lui apparaissait comme l'ultime refuge de la liberté, là où on se défait de ses attaches et où on laisse son esprit aller là où il veut.¹⁴

Après la dissolution de la communauté, c'est elle qui y restera pour témoigner. Elle organisera une exposition avec les tableaux de Boychuck accompagnés de ses photos. Cependant, par ce geste commémoratif qui la ramène dans la grande ville, son expérience d'un an vécue au contact des ermites se referme comme une parenthèse, s'éloigne comme un rêve éveillé. Il faut maintenant qu'elle s'intéresse

¹² *Op. cit.*, p. 51.

¹³ *Op. cit.*, p. 160.

¹⁴ *Op. cit.* ., p. 82.

à sa propre vie, comme le lui ont recommandé les vieux en la taquinant dans la forêt (« *T'as pas de vie à toi pour t'intéresser autant à celle des autres ?*¹⁵). Comme remède contre toute tentation de voyeurisme, elle peut garder à l'esprit la figure de Miss Sullivan, responsable du petit musée de Matheson. Cette vieille fille qui n'a jamais eu de vie à elle, qui a passé ses jours à épier celles des autres, pourrait faire figure d'un double menaçant, d'un *alter ego* caricatural. Elle a une « *collection* »¹⁶, des cahiers dans lesquels elle a consigné les épisodes mémorables d'une série d'histoires d'amours impossibles. Celles des autres, bien entendu, mais qui la passionnaient tant qu'elles restaient irréalisées. Elle rêvassait aussi aux secrets des jumelles Polson représentées dans les tableaux de Boychuck. Avant d'organiser l'exposition commémorant les victimes et les survivants des Grands Feux, la photographe rencontrera l'une des deux sœurs au High Park de Toronto. Par sa fragilité et son esprit moqueur, elle ressemble à Marie-Desneige. Celle-ci a été comparée à un oiseau¹⁷, tandis que l'autre petite vieille (Angie) nourrit les oiseaux en racontant ses souvenirs à la photographe :

Il pleuvait des oiseaux, lui avait-elle dit. Quand le vent s'est levé et qu'il a couvert le ciel d'un dôme de fumée noire, l'air s'est raréfié, c'était irrespirable de chaleur et de fumée, autant pour nous que pour les oiseaux et ils tombaient en pluie à nos pieds.¹⁸

« Il pleuvait des oiseaux » — la phrase de la petite dame « *ratatinée jusqu'à l'os* »¹⁹ sera choisie comme titre de l'exposition présentant les tableaux de Boychuck.

C'est Marie-Desneige qui a décodé les tableaux de Boychuck ; des centaines de tableaux que les compagnons de Ted ont retrouvés dans l'une de ses cabanes après sa mort, et sur lesquels ils n'ont vu qu'un embrouillamini de lignes et de couleurs. La création picturale touche à la folie, comme dans *Le chef-d'œuvre inconnu* de Balzac. Marie-Desneige, avec une « seconde vue » toute balzacienne,

¹⁵ *Op. cit.*, p. 146.

¹⁶ *Op. cit.*, p. 129.

¹⁷ « *La vieille dame avec ses cheveux mousseux et ses mains comme de la dentelle avait la fragilité d'un oisillon.* » (*Op. cit.*, p. 87.) ; « *Soixante-six ans d'internement l'avaient laissée sans habiletés et sans repères. Un oisillon tombé de son nid, pensa encore Charlie.* » (*Op. cit.*, p. 89.)

¹⁸ *Op. cit.*, p. 81.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 80.

avec l'intelligence et l'hypersensibilité de ceux qui ont traversé l'enfer de la folie, réussit à lire les visions de Boychuck, elle trouve des mots pour décrire les horreurs du drame qui ont fait taire à jamais l'un de leurs survivants. Ses amis reconnaissent tous sa faculté à comprendre en profondeur l'âme de celui qui a tant souffert : « *Elle avait accès à une part de Ted qui leur est restée interdite malgré toutes leurs années de compagnonnage.* »²⁰

Marie-Desneige connaît aussi l'incantation, la magie du chant, la marge du dit et du non-dit, la menace de la folie, le poids de la maladie et l'attachement à la vie. Finalement, grâce à sa rencontre avec Charlie, elle connaîtra aussi le bonheur d'aimer et d'être aimé, ce qui n'arrive jamais trop tard. Ils forment un couple de vieillards sans âge, épanouis dans une relation pleine de sérénité. Après la descente policière qui a ravagé l'hôtel, la plantation et l'ermitage, la communauté de la forêt se dissout. La photographe perd la trace de ses amis dont elle ne connaît même pas le véritable nom. Terrassée, dégoûtée, elle finit par « *accepter l'inacceptable* », imaginant leur suicide collectif, ou un scénario à la Miss Sullivan, « *Charlie et Marie-Desneige marchant main dans la main, Roméo et Juliette qui s'en vont à la rencontre de leur destin* »²¹. Leurs routes bifurquent. Les dernières pages du roman s'ouvrent sur une petite maison à la sortie d'un village. La voix du conteur anonyme nous apprend que Marie-Desneige et Charlie ont survécu à la catastrophe pour recommencer leur vie ailleurs. De son côté, la photographe fait une rencontre qui suggère qu'elle commencera aussi la sienne. L'histoire reste en suspens, mais se termine dans la paix, l'espoir et le recueillement. Le roman, explorant les marges avec sagesse et subtilité, témoigne d'une force de vivre et d'une chaleur humaine qui nous réconcilie avec l'injustice des épreuves, la vieillesse et la mort.

ILDIKÓ LŐRINSZKY

Courriel : ilorinszky@t-online.hu

²⁰ *Op. cit.*, p. 142.

²¹ *Op. cit.*, p. 171.